

L'ÉCOLE DIRIGEANTE

J'emprunte au Comte de Fels le titre d'un de ses articles : *L'école dirigeante*.

Le directeur de la *Revue de Paris*, qui depuis quelque temps poursuit sa campagne pour une réforme politique et sociale de la France, cherche à définir dans cet article les traits qui caractérisent, selon lui, les hommes ayant toujours occupé le pouvoir et ses multiples avenues, pour ainsi dire sans interruption, depuis l'institution de la Troisième République.

Ces hommes ne forment pas une classe, quoiqu'ils se recrutent pour la plupart dans les professions dites libérales. Ils ont quelque chose de commun, une doctrine à base « de rousseauisme et de marxisme associés », faite d'étatisme à l'intérieur et d'internationalisme à l'extérieur, à laquelle ils sont toujours restés fidèles, malgré toutes les vicissitudes. C'est cette doctrine qui fait leur unité et leur force. C'est-elle qui donne à ces hommes d'origine assez diverse, préoccupés avant tout de la conquête et de l'exercice du pouvoir, cet ensemble de qualités et de défauts qui caractérisent une secte, une école politique ou religieuse ; et de fait ils constituent l'école dirigeante par excellence de la France actuelle. Et c'est contre cette doctrine et l'école qui la professe que M. de Fels lutte au nom de principes d'ordre et de conservation sociale.

Nous n'avons pas à prendre parti dans les querelles politiques de la France ; elles sont et ne peuvent être pour nous qu'une leçon de choses, mais quelle passionnante leçon de choses !

Sans nous en mêler, elles sont riches pour nous d'enseignements de toutes sortes. Leur spectacle nous incite à des retours sur nous-mêmes, à des réflexions qui ne manquent pas d'intérêt.

Pour nous en tenir au sujet que nous voulons traiter aujourd'hui, la nécessité pour un pays d'avoir non seulement une classe, mais une école dirigeante, capable de discipliner les forces de la nation pour les faire concourir à la réalisation d'un certain idéal, cette nécessité s'impose pour l'Annam plus

encore que pour tout autre pays. Faute d'avoir une élite dirigeante imbuë d'une même doctrine et inspirée par un même idéal, ce pays a perdu son équilibre et est en train de s'en aller à la dérive.

Et pourtant il n'en était pas toujours ainsi. Il fut un temps où l'Annam avait aussi une élite, bien plus, une véritable école dirigeante, l'école des lettrés, dont on a parfois médité, mais qui constituait une véritable armature politique et sociale de ce pays.

Comment était formée cette école ? Comment se comportait-elle d'une part dans son rôle de guide moral de la nation, et d'autre part dans l'exercice du pouvoir politique qui lui revenait à la fois comme un devoir et une prérogative ?

Les hommes qui la composaient étaient formés par une culture essentiellement morale et littéraire, inspirée par une seule doctrine dominante, le confucianisme. Ils ne formaient pas une caste fermée, mais se recrutaient dans l'ensemble de la nation. C'est leur éducation seule qui leur donnait cette unité, cette homogénéité, cette discipline volontaire, cette rigueur de principes qui caractérisent une école.

Car c'est une école dans toute l'acception du mot. Ceux qui en faisaient partie étaient soumis aux mêmes règles de conduite privée et publique, qu'ils étaient tenus d'observer sous peine d'irréparable déchéance. Ils avaient les mêmes idées touchant les grandes questions qui se posent dans les différentes circonstances de la vie, les mêmes réactions devant les événements et les hommes, et presque les mêmes sentiments. Une même éducation les a pétris tous dans le même moule, et c'est ce qui faisait leur force. Déjà par leur sélection, ils constituaient une élite ; par la discipline à laquelle ils s'astreignaient, ils étaient une élite organisée, consciente de sa valeur en même temps que de ses devoirs, de son rôle et de ses responsabilités.

Quels étaient les principes qui présidaient à la formation de cette école

dirigeante qu'était la classe des lettrés dans l'ancien Annam ?

Nous avons dit que la doctrine dont elle était imbuée était le confucianisme. Or le propre du confucianisme est d'abord la prédominance accordée à la morale dans le perfectionnement des rapports sociaux ; c'est ensuite une conception toute patriarcale de la famille, de la société et de l'Etat.

Le postulat fondamental de l'ancienne éducation en honneur dans l'école dirigeante des lettrés réside dans le principe du *tu, tề, tri, binh*, qui figure presque en tête du traité de la « Grande Etude ».

Tu, c'est le perfectionnement personnel de l'individu par la pratique des cinq vertus essentielles qui conduisent à la sagesse : la bienveillance, l'équité, l'urbanité, la prudence, la loyauté. C'est la stricte observance des règles qui président aux trois grands rapports sociaux : prince et sujet, père et fils, époux et épouse. Cette culture morale à la fois théorique et pratique doit être l'œuvre personnelle de chacun. Elle s'impose d'une façon particulière à tous ceux qui aspirent à entrer dans l'élite dirigeante de la nation. Pour cette élite, elle est la condition nécessaire, indispensable, sans laquelle l'intelligence la plus brillante, le savoir le plus vaste, les talents les plus éminents deviennent inutiles dans une société habituée à juger les hommes uniquement au point de vue de leur conduite personnelle et de leur valeur morale.

L'homme qui s'est perfectionné lui-même est alors capable de diriger sa famille (*tề gia*). L'individu est beaucoup, il n'est pas tout. Une vie égoïste qui ne vise qu'à la satisfaction personnelle de l'individu est quelque chose qui ne se conçoit pas pour un Annamite formé dans la stricte morale confucéenne. Tout honnête homme doit fonder une famille, créer un petit Etat dont il est lui-même le chef. Cet Etat, il doit le diriger dans la paix et la concorde, suivant les mêmes principes d'humanité et de justice, de prudence et de bienséance qui sont à la base de sa conduite en tant qu'individu. C'est dans la famille que se fait l'apprentissage de la vie sociale et même publique ; bien plus : elle est une image réduite de la société elle-même. Quand on réussit à mettre de l'ordre et de l'harmonie dans sa famille, ou apprend par cela même à diriger plus tard les affaires de la société et de l'Etat.

C'est ce qui attend les hommes instruits et doués que des succès aux concours succésifs désignent particulièrement aux fonctions publiques. Ils ont plus que les autres le talent et les capacités voulus pour remplir ces fonctions, mais ils doivent avoir comme eux les mêmes qualités morales qui font l'honnête homme et le bon chef de famille. Ils doivent avoir une conduite privée impeccable et savoir diriger avec bienveillance et autorité sa famille. Eussent-ils les dons les plus exceptionnels, le génie même des affaires, si leur conduite personnelle et leur vie de famille laissaient à désirer, ils n'auraient plus aucune autorité morale pour s'imposer à l'estime et à la confiance de leurs concitoyens. Si même à la faveur de leur ambition ou des circonstances, ils arrivaient à conquérir le pouvoir et à maintenir momentanément le peuple sous leur autorité absolue, cette autorité ne pourrait être que précaire et tôt ou tard ils tomberaient sous le poids de la désapprobation populaire. Ceux donc qui veulent entrer de plain-pied dans l'élite dirigeante et aspirer à la direction des affaires publiques (*tri quốc*) doivent avoir déjà satisfait aux deux premières conditions qui sont la rectitude de la conduite personnelle et la bonne gestion des affaires de la famille.

Une fois appelés au gouvernement de l'Etat, ils doivent s'efforcer d'être d'une part des collaborateurs et des guides éclairés de leur souverain (*tri chúa*) et de l'autre des bienfaiteurs du peuple (*trach dân*). De la sorte ils contribuent à instaurer la paix et le bonheur dans tout l'empire (*binh thiên-hạ*).

Voilà la doctrine qui, dès leur plus jeune âge, était inculquée à tous ceux qui dans l'ancien Annam aspiraient à former l'école dirigeante de la nation. Ceux qui en étaient imbus ne parvenaient pas tous au pouvoir. Mais même vivant dans la retraite et l'obscurité, ils contribuaient à créer une opinion qui contrôlait les autres, et avec laquelle ces derniers devaient compter. Cette opinion, c'était le *thanh-nghị* ou « l'impartiale discussion » des honnêtes gens qui jugeaient les hommes et les choses suivant des principes universellement admis. C'est cette libre discussion de l'élite qui constituait un frein puissant à l'égard des hommes au pouvoir ; c'est elle qui faisait et défaisait les réputations, et on peut

dire que c'est elle qui soutenait et renversait les ministères.

L'école dirigeante de l'ancien Annam, imbue de l'idéal du plus pur confucianisme, comprenait donc deux catégories d'hommes formées par une même éducation, astreintes à une même discipline morale, mais dont l'une détenait le pouvoir et l'autre restait pour ainsi dire dans la coulisse. Et ce n'était pas la première qui était la plus puissante. Celle-ci qui occupait les fonctions publiques était la classe des mandarins ou lettrés parvenus. Elle était contrôlée par la seconde catégorie beaucoup plus nombreuse de lettrés qui n'étaient que lettrés, des « lettrés à la robe de toile » (*bô-y chi sĩ*). Nullement jaloux de ceux qui étaient parvenus, — leur succès n'étant dû qu'à leur seul mérite sanctionné par des concours difficiles, — ces derniers se contentaient de leur rôle de censeurs et le prenaient au sérieux. C'est grâce à leur influence que les gens au pouvoir n'osaient abuser de leur situation. Cette censure était tellement rigoureuse, ce contrôle tellement vigilant, que les plus puissants eux-mêmes reculaient devant bien des abus dans la crainte d'être mis en accusation devant cette opinion impartiale de l'élite qui était la terreur de tous les dirigeants mauvais, incapables, malhonnêtes ou prévaricateurs.

L'Annam avait vécu pendant des siècles sous le régime de cette école dirigeante qui se contrôlait elle-même automatiquement au nom d'une doctrine morale universellement reconnue et admise, parce qu'elle était inculquée non seulement à l'élite, mais à l'ensemble de la nation par une éducation familiale et sociale particulièrement rigoureuse.

Cette éducation se relâchait pourtant à certaines époques de révolution et de troubles, de changement brusque de régime ou de dynastie. Ces époques étaient toujours marquées par un abaissement de la moralité dans le peuple comme chez les dirigeants. Les annales les désignaient comme des époques de décadence, et elles correspondaient souvent à des fins de règne ou de dynastie.

Mais tout cela appartient à un passé déjà révolu. Tout cela relève de l'Annam d'autrefois et nous sommes dans l'Annam d'aujourd'hui, où avec le déclin de la morale confucéenne et de l'organisation patriarcale, il n'est plus possible de reconstituer cette ancienne école dirigeante des lettrés aux traditions si fortes et à l'emprise si profonde.

Et pourtant, comme nous l'avons dit plus haut, la nécessité d'une élite dirigeante se fait aujourd'hui sentir plus que jamais.

L'éducation occidentale, telle qu'elle est donnée, réussira-t-elle à nous créer cette élite qui nous manque ?

Et cette élite une fois créée, pourra-t-elle former une école dirigeante capable de remplacer celle qui depuis des siècles guidait et contrôlait la vie nationale ?

Les idées et les doctrines nouvelles, avec leur puissance désorganisatrice, arriveront-elles jamais à donner aux générations nouvelles, cette unité de vie et de pensée qui faisait la force de nos aînés ?

Autant de questions qui se posent à tout esprit soucieux de l'avenir de ce pays, et auxquelles, pour notre part, nous chercherons à donner une réponse au fur et à mesure de nos réflexions personnelles.

PHẠM QUỲNH

CONFIDENCES

J'ai reçu un jour les confidences d'un jeune ami. Elles sont simplement tragiques. Elles expriment tout le désarroi d'une âme complètement désemparée qui ne trouve plus la norme de sa vie et se laisse aller comme un corps à la dérive. Elles sont symptomatiques du profond malaise dont souffre une grande partie de l'élite intellectuelle de ce pays.

Car mon ami est sans conteste un sujet d'élite. Il a fait de bonnes études en France où il est resté de nombreuses années. Appartenant à une excellente famille, il a une éducation parfaite. Il n'a rien de commun avec ce type de dévoyé intellectuel qui pour avoir roulé quelques années sur les boulevards de Paris croit avoir absorbé toute la civilisation de l'Occident et retourne

au pays avec un profond mépris pour ses compatriotes, prêt à narguer à toute occasion la vieille sagesse ancestrale.

C'est au contraire un homme pondéré et réfléchi, parfaitement équilibré, accomplissant avec ponctualité tous ses devoirs professionnels. Apparemment c'est un homme heureux. Et pourtant il ne l'est pas. Il cache sous un air enjoué et volontiers sceptique des motifs secrets de souffrance. Il me les a dévoilés en une confession pathétique.

— Vous vous plaignez parfois, me dit-il, que vous êtes une génération sacrifiée, vous, nos aînés de quinze ou vingt ans. Et nous ? Sommes-nous donc la génération privilégiée qui pour avoir bu la science occidentale à sa source, peut se croire destinée à être l'agent principal de la rénovation et de la modernisation du pays ? Nous l'avions cru nous-mêmes. Mais l'expérience et la réalité nous ont déçus. Pour agir sur une société en pleine transformation et aider soi-même à cette transformation, il faut être attaché à cette société par les liens les plus profonds de l'esprit et du cœur. Autrement dit, pour prétendre exercer une action sur ses compatriotes, il faut pouvoir communier avec eux sur un certain idéal de vie et de pensée qui a ses racines profondes dans les assises mêmes de la nation. Or notre éducation étrangère nous a complètement éloignés de notre pays et de notre race.

Je l'avoue avec honte : je ne sens plus pour mes compatriotes cette sympathie instinctive, ce sentiment de solidarité nationale et ethnique qui unit un homme aux autres hommes de sa race. Je suis dans mon propre pays une sorte d'étranger, n'ayant presque aucune communion d'idées et de sentiments avec la majorité de mes congénères.

Vis-à-vis des miens même, je me sens parfois loin, très loin, sinon par le cœur, du moins par l'esprit. Je ne suis pas un fils ingrat et dénaturé. Je suis profondément reconnaissant à mes parents des lourds sacrifices qu'ils ont faits pour me donner cette instruction dont je commence à ne plus être très fier quand je vois où elle me conduit. Je les aime et je les respecte, mais je n'ai plus les mêmes idées ni les mêmes sentiments qu'eux ; je ne raisonne ni ne sens comme eux ; je me sens différent d'eux, moi, le sang de leur sang.

C'est horrible à le dire, mais j'évite parfois de causer avec mon père, de discuter avec lui sur certains sujets, de craindre de le froisser dans ses convictions les plus intimes.

Si tout mon être intellectuel me sépare ainsi des miens, à plus forte raison ne me rapproche-t-il pas davantage de mes compatriotes, même de ceux de ma génération et de ma formation. Car pour communier ensemble, il faut avoir un certain nombre de principes communs, il faut avoir un idéal commun. Or nous n'en avons pas. Nous n'avons de commun peut-être que le même mal dont nous souffrons. Mais c'est là une communion toute négative qui aigrit l'un plutôt qu'elle ne la fortifie.

Il semble au premier abord que l'exemple de quelques-uns de nos aînés immédiats puisse nous servir de modèle et de guide ; mais excusez ma franchise : la génération qui nous a précédés immédiatement et qui est la vôtre donne dans son ensemble une impression de flottement, d'incertitude, et oserai-je même dire, d'incapacité et d'incohérence. Je vais être sévère, peut-être même injuste, mais j'ai me suis promis d'être franc et je dirai tout haut ce que nous pensons tout bas : Qu'est-ce que vous avez fait depuis vingt ans, vous autres les aînés ? Vous auriez dû être des initiateurs, vous n'avez été que des profiteurs. Vous flattez le régime dont vous tirez honneurs et profits. Vous allez partout chantant la sempiternelle chanson de l'amitié et de la collaboration, à laquelle vous ne croyez peut-être pas vous-mêmes. Vous n'avez jamais osé dire à nos dirigeants ce dont nous souffrons. Vous manquez de courage et vous manquez de sincérité. C'est pourquoi nous n'avons pas confiance en vous. Et puis, entre vous-mêmes, des questions de personnes et d'intérêts vous séparant. Des mesquines rivalités et jalousies personnelles vous dressent les uns contre les autres. Et il entre toujours dans vos discussions quelque chose d'impur qui gâte vos idées les plus saines et les plus justes.

Le seul profit que nous ayons tiré de notre éducation étrangère, c'est un certain esprit critique que nous exerçons à l'égard de tout ce qui nous entoure, principalement des aînés qui n'ont pas su, comme ils auraient dû, être nos initiateurs et nos guides.

Et ainsi séparés de tout et de tous, mal adaptés à une société et à un régime avec

lesquels nous ne sentons rien de commun, nous sommes des étrangers dans notre propre pays, menant une vie au jour le jour, sans élan et sans noblesse, honteux de nous-mêmes et mécontents de tout ce qui nous entoure.

Pour moi personnellement, si je n'avais pas mes vieux parents, je quitterais ce pays, je m'en irais vivre en France, en Europe, quelque part, où je serais tout à fait un étranger en terre étrangère. Il me semble que je serais ainsi plus heureux qu'ici. Je courrais ma chance dans le vaste monde comme un vagabond sans patrie. Je vivrais intensément, dangereusement comme le conseille Nietzsche, et cette exaltation me ferait oublier moi-même.

En tout cas, je suis célibataire, et je le resterai. Je n'ai pas le courage de fonder un foyer, car quelle éducation donnerai-je à mes enfants quand moi-même je ne sais plus comment me conduire dans la vie?...

J'ai écouté avec une attention navrée cette confession navrante. Et quand mon jeune ami faisait le procès des aînés, j'ai « encaissé » pour ma part ses reproches véhéments et plus ou moins justes. Il s'échauffait en parlant, et cet homme ordinairement si doux et si calme devient passionné en nous montrant ainsi le mal dont il souffre. On sent à l'entendre tout ce qu'a de tragique cette inadaptation d'une jeunesse ardente et généreuse à la vie même de son pays et de sa race.

Quand il s'est un peu calmé, j'ai essayé de lui dire à mon tour :

— Je comprends le mal dont vous souffrez. C'est un mal pour ainsi dire romantique. C'est le « mal du siècle ». Les intellectuels français de 1830 l'ont connu ; les intellectuels annamites de 1930 le connaissent à leur tour, avec cette aggravation que, formés par une éducation étrangère, sans attaches profondes avec le milieu et la race, ils se « déracinent » chaque jour davantage, diminuant ainsi leurs chances de salut. Car vous êtes, nous sommes tous plus ou moins des « déracinés », suivant la forte expression de Maurice Barrès. Et le mal dont nous souffrons, le grand écrivain français l'a connu et minutieusement décrit, car c'est une crise presque périodique qui accompagne toujours les périodes de dépression dans la vie morale d'un peuple (en France c'est la génération d'après 1870).

« Je m'abandonne, dit Barrès, avec jouissance à la plus stérile mélancolie. . . Tout mépriser, tout désirer. Le baillement universel, l'à quoi bon, qui fait le dernier de nos activités. . . Je suis las, las devant l'effort. Ah qui fera que je veille!.. »

Et encore : « J'ai un sentiment d'inutilité, aucun ressort. Je crains demain ; saurais-je le vivifier ? L'énergie fuit de moi comme trois gouttes d'essence sur la main. »

Cette maladie de la personnalité et de la volonté, on l'a donc connue ailleurs qu'ici, et tout le monde l'a connue à un certain moment. Elle s'accompagne ici de circonstances locales qui l'aggravent, principalement des défauts d'un système d'éducation mal adapté ; mais dans son essence elle est la même que celle qu'ont connue les jeunes Français d'après 1870 et que Barrès a lui-même à si bien décrite.

Et ayant montré le mal, il a également indiqué le remède : au *déracinement* il oppose ce que nous pouvons appeler *l'enracinement*, l'enracinement dans la terre qui nous a créés et dans la race qui nous a marqués de son empreinte. Ecoutez ce médecin des âmes d'Occident, ce maître des énergies françaises :

— La plante humaine, dit-il, ne pousse vigoureuse et féconde qu'autant qu'elle demeure soumise aux conditions qui formèrent et maintinrent son espèce durant les siècles.

— Chacun de nos actes qui dément notre terre et nos morts nous enfonce dans un mensonge qui nous stérilise.

— Acceptons notre conditionnement, c'est une épine dorsale. Quand nous l'avons, nous pouvons alors inventer notre vie... Sortie du sol paternel, nous ne serons pourtant pas des déracinés. Où que allions et plongés dans les milieux les plus dévorants, nous bénéficierons de l'apprentissage séculaire que nous fîmes dans leurs veines avant que d'être nés et tandis qu'ils nous méditaient....

Accepter notre conditionnement, voilà le remède au mal dont nous souffrons. Ce remède est souverain, il est efficace ; nous sommes quelques-uns qui l'avons expérimenté, et nous avons grâce à lui, retrouvé la paix de l'âme et l'équilibre de l'esprit.

Voyez-vous : dans la vie il s'agit de savoir prendre parti. Et comme nous ne pouvons pas être autres que nous ne sommes, prenons résolument parti d'être nous-mêmes. Annamites, nous sommes nés, Annamites

nous devons rester et... mourir. Ne rêvons pas d'être autre chose ; ne cherchons pas à nous renier nous-mêmes. Nés des alluvions du delta tonkinois, nous devons chérir cette terre qui nous a créés et les ancêtres qui nous ont donné notre âme.

Acceptons donc notre conditionnement, comme nous le conseille Barrès ; c'est le parti le plus sage. Et quand nous aurons ainsi pris nettement parti, nous pourrions alors « inventer notre vie », c'est-à-dire, en l'espèce, la moderniser pour l'adapter aux conditions de la société actuelle. Cette modernisation ou cette rénovation ne sera possible qu'à cette condition ou à ce prix.

Mais pour être soi-même, il faut se reconnaître. L'éducation telle quelle nous est donnée, nous aide-t-elle à nous reconnaître nous-mêmes, ou bien au contraire ne contribue-t-elle pas à nous éloigner de nous-mêmes en nous éloignant de notre pays

et de notre race ? C'est la grave question qu'il appartient à nos dirigeants de résoudre. Les avis ne leur ont pas manqué jusqu'ici. Et votre confession étonnante, mon cher ami, leur apporte une preuve nouvelle de la singulière gravité de ce problème.

Quant à votre jugement sur les aînés, il est peut-être un peu trop sévère. Mais je ne cherche pas à le discuter. J'ai conscience néanmoins que nous avons fait de notre mieux. Si vraiment nous avons failli à notre tâche, soyez nous indulgents, car nous avons connu la même crise que vous, et il n'y a pas longtemps que nous l'avons surmontée. Soyez indulgents et tâchez de faire mieux, si vous pouvez. Mais rappelez-vous que tout ce que vous ferez qui démentira votre terre et vos morts « vous enfoncera dans un mensonge qui vous stérilisera »...

PHAM QUYNH

LENINGRAD 1931

Telle une flotte nombreuse, défilée aux vues directes par l'horizon mais que révèle de loin un épais rideau charbonneux, Leningrad, avec son ciel chargé de fumées et ses innombrables usines groupées le long de la rive orientale de la Néva, apparaît depuis Kronstadt au voyageur qui pénètre en Russie en remontant le fleuve comme une ville industrielle en pleine activité.

Avant même en effet que se détachent à l'ouest le profil élégant et le clocher doré de la forteresse Sait-Pierre-et-Saint-Paul ou la silhouette si caractéristique des splendides cathédrales de l'ancienne capitale des tsars, celle-ci offre à distance aux visiteurs une singulière impression de travail et de vie. Et tandis qu'en un étroit chenal, limité de part et d'autre par des berges artificielles qui prolongent la Néva bien avant dans le golfe de Finlande, le bateau remonte lentement vers le port, l'effort russe actuel se précise : le plan quinquennal, « secteur Leningrad », affirme de loin dans le ciel soviétique les progrès de sa réalisation. La masse, d'abord indistincte, des usines, des châteaux d'eau, des gazomètres, des chan-

niers de toutes sortes se fait plus nette, et lorsque enfin le bateau accoste la vie du port et celle de la ville semblent se confondre en une même activité. Les quais, surchargés de marchandises de toute nature, mais surtout de formidables amoncellements de troncs d'arbres prêts à être expédiés, pourvus d'immenses bâtiments, d'élevateurs mécaniques, de silos, de grues, de titans récemment érigés et déjà en plein fonctionnement, témoignent de l'importance du mouvement maritime et fluvial qui se développe actuellement à Leningrad, véritable « porte ouverte sur l'Europe », artère principale du commerce extérieur soviétique. Le port lui-même apparaît en plein labeur, en pleine transformation ; des centaines d'ouvriers achèvent la construction de routes, de voies ferrées, de bâtiments, et le travail, loin de s'arrêter avec le jour, se poursuit de façon ininterrompue par l'emploi d'équipes ouvrières de nuit.

Cette activité étonnante du port, ce mouvement incessant de bateaux qui vont, viennent le long de la Néva, accostent ou par-

lent, laisseraient supposer une animation analogue de la ville. Le contraste le plus frappant, le plus imprévu, attend au contraire le voyageur lorsque, une fois les laborieuses formalités de police et de passeport terminées, il lui est enfin permis de quitter le bateau et de gagner les quartiers du centre de la ville. Leningrad, naguère pleine de vie, apparaît aujourd'hui étrangement calme et vide ; ses larges rues, ses quais splendides le long de la Néva, ses longues perspectives remplies autrefois d'une foule nombreuse, parcourues d'équipages luxueux, de voitures de toutes sortes, d'*izvochtchik*, de *troïka* si caractéristiques avec leurs *douga*, bordées de brillants magasins, de grands restaurants, de cafés toujours animés, semble aujourd'hui, en beaucoup de ses parties, une ville à moitié déserte. Les rues, surtout dans les anciens quartiers aristocratiques ou centre, apparaissent à présent à peu près vides là où naguère le luxe des attelages, le nombre et la diversité des uniformes donnaient à la rue tant de vie et de couleur. De rares passants — sauf aux heures de sortie des usines, vers le milieu de l'après-midi — l'absence à peu près complète d'automobiles et de voitures, de larges chaussées que ne suffit pas à animer le passage à intervalles espacés des rouges tramways nationalisés, bruyants, toujours bondés et conduits exclusivement par des femmes ; la fermeture du plus grand nombre de magasins, la médiocrité des vêtements et le laisser-aller de la majeure partie de la population ; des maisons aux façades délavées voisinant souvent avec des constructions en ruine, démolies ou inachevées, donnent à l'étranger qui parcourt pour la première fois les vastes artères de l'ancienne capitale une impression de malaise, et à la ville une allure d'abandon quelque peu attristant. Cette impression devient surtout pénible dans le grand quartier de l'Amirauté, le long de la rive occidentale de la Néva que bordaient autrefois les magnifiques hôtels particuliers de la noblesse russe et certains des plus beaux monuments de la capitale. Le jardin d'Alexandrie, devenu le jardin des Décembristes, dominé par la splendide statue de Pierre 1^{er} due à Falconnet, le Sénat et l'Amirauté, la place du Palais-d'Hiver avec ses musées et ses ministères aux façades récemment recolorées de couleurs voyantes, débaptisée au lendemain de la Révolution en faveur de l'armée rouge, jadis centre de l'activité élégante de Petrograd, ne sont plus guère maintenant fréquentés que par de rares passants ou quelques enfants découverts. Il faut s'éloigner du fleuve, descendre l'ancienne Nevski Prospect — grands boulevards de la ville devenus après a tour-

mente la Perspective du 25-Octobre — pour trouver une animation de grande ville. A mesure que l'on pénètre dans l'artère centrale de Leningrad, que l'on dépasse la cathédrale de Kazan, la vie redevient plus active, le mouvement plus important. Ce n'est certes pas que la circulation des véhicules y soit devenue supérieure à celle que l'on trouve dans les autres artères ; là comme dans les quartiers moins centraux l'automobile ou la voiture sont à peu près inexistantes et seuls la densité croissante de la foule, son affaiblissement, la fréquence et le bruit plus accrus des tramways, le nombre plus grand des uniformes militaires et le passage de quelques camions appartenant à l'armée donnent à la Perspective du 25-Octobre et à celle des « Aurores rouges » l'allure d'un boulevard de capitale. C'est dans ce quartier, centre commerçant et administratif de la ville, de tout temps le plus vivant, que l'effort de restauration urbaine semble avoir été réalisé avec le plus de méthode. Tandis que dans les autres avenues, le plus grand nombre des immeubles n'a connu depuis quinze ans ni réparations sérieuses, ni ravalement, et affecte actuellement un aspect extérieur généralement lamentable, l'ancienne Nevski Prospect est au contraire dès maintenant presque entièrement restaurée ; les maisons ont été toutes reconstruites ou repeintes des couleurs traditionnelles : jaune, brun ou rouge, des constructions nouvelles, généralement très vastes, très claires ; clubs d'ouvriers, instituts scientifiques, restaurants populaires, coopératives ont été élevés qui jettent une note de fraîcheur inconnue dans les autres rues. Et si les boutiques d'autrefois sont pour la plupart encore fermées, les nombreux travaux qui s'y font donnent à penser que leur réouverture sera prochaine.

C'est là, dans cette ambiance nouvelle, presque stabilisée, qu'on peut, semble-t-il, le mieux considérer les effets extérieurs du nouveau régime, essayer de se faire une idée du standard de vie de la masse qui y évolue. L'aspect physique de la foule est sur la Nevski Prospect sensiblement de meilleure allure que dans bien d'autres quartiers. Composée de fonctionnaires, d'ouvriers au repos, de militaires, elle comprend surtout ceux qui, en Russie soviétique, ont des raisons de s'accommoder le mieux des effets du régime. Des hommes généralement vigoureux, habillés de cuir lorsqu'ils appartiennent à l'armée, vêtus d'uniformes presque élégants quand ils sont officiers, des femmes sans grâce et sans élégance, coiffées presque toutes du traditionnel fichu blanc ou rouge comme les hommes le sont de la casquette, des enfants nombreux, gais et bien portants, en-

combrent les trottoirs, envahissent l'immense chaussée déserte de voitures. Sélectionnés par l'épouvantable famine de 1921 qui fit disparaître les éléments de moindre résistance, ils ne semblent pas, à les considérer, souffrir aujourd'hui dans leur ensemble d'un régime de restrictions qui depuis quatorze ans limite étroitement les quantités de denrées affectées à chaque individu et qui supprime de l'alimentation la viande et certains produits essentiels plusieurs jours par semaine.

L'animation de la Nevski Prospect est d'ailleurs limitée au centre de la ville ; que l'on s'éloigne, en effet, vers les îles, parcs rians qui forment entre les multiples bras de la Néva le plus agréable delta qu'on puisse imaginer, bordés autrefois d'élégants pavillons d'été de tous styles, bâtis par l'aristocratie russe le long des rives nombreuses du fleuve et aujourd'hui transformés en maisons ouvrières ou lieux de repos pour les prolétaires fatigués ; qu'au contraire on traverse les quartiers ouvriers de la ville et que, passant les usines Poutilov, on se rende à Peterhof on retrouve d'immenses avenues désertes, assez mal entretenues, fréquentées de rares passants et vides de toute circulation.

Trois exceptions cependant sont à signaler qui contrastent étrangement avec l'aspect abandonné qu'offrent certaines des grandes artères de la ville et de la banlieue : les musées dont les plus remarquables sont l'Hermitage, le Palais d'hiver et Peterhof ; les églises transformées, pour la plupart, en musées antireligieux et en centres de propagande ; les théâtres, et en particulier l'Opéra, sont, au contraire des rues, remplis d'une foule compacte, vivante, sérieuse, profondément intéressée à tout ce qu'elle voit ou entend. Le commissariat de l'instruction publique a fourni à Leningrad un immense effort ; les musées ont été restaurés, remis en état, ouverts à la foule, remarquablement organisés ; l'Hermitage, l'un des plus beaux d'Europe, l'un des plus complets, est le lieu de pèlerinage d'une foule de paysans et de citoyens venus de province conduits par des guides qui s'efforcent d'expliquer à leurs auditeurs intéressés le sens des chefs-d'œuvre qu'ils admirent. De nouvelles sections ont été créées récemment qui renferment certains des plus beaux trésors laissés par les tsars. La collection des bijoux, celle des antiquités scythes, collection unique et d'une valeur inestimable qu'il était pratiquement impossible de contempler sous l'ancien régime, sont aujourd'hui exposées dans des chambres fortes du Palais d'hiver où le public est admis sous la surveillance de gardes nombreux, après avoir préalablement été prié de laisser

dehors, au vestiaire, manteaux et sacs. Le même souci de présentation intelligente est très net à Peterhof. L'ancienne résidence d'été des tsars a été entièrement remise à neuf et aménagée en musée ; son superbe parc et le « Monplaisir » que Pierre le Grand fit construire dans ce style hollandais qu'il affectionnait tout particulièrement ont été restaurés ; le grand canal qui relie le château à la mer a été curé et réparé et de délicieuses statues au centre des bassins et des multiples jets d'eau jettent maintenant en une note gaie l'éclat de leur dorure récente. L'ensemble a une allure d'ordre, de propreté qui contraste sensiblement avec la négligence et le débraillé de la plupart des visiteurs.

Le grand effort artistique et instructif qui a été réalisé à Peterhof est malheureusement altéré étrangement par une innombrable propagande politique, économique ou antireligieuse. Ici comme en ville, comme à chaque coin de rue sur chaque bâtiment public, il n'est pas une place, une salle, un jardin, un point de vue qui ne soit déparé par une immense affiche rouge destinée à vanter les beautés du plan quinquennal, à lutter contre les prêtres et la religion ou à maudire le régime capitaliste occidental. Cette propagande n'est plus une propagande, elle est, comme l'effigie de Lénine que l'on rencontre partout dans les endroits les plus inattendus, devenue une obsession, une réclame insupportable qui fatigue au point que ceux à qui elle s'adresse, lassés, excédés par cette idée et ce regard fixes, s'en détournent et n'y prêtent plus attention. Je n'ai jamais vu, lors de ma visite, un Russe s'arrêter devant un des innombrables diagrammes vantant les progrès annuels du plan économique et essayer de comprendre les raisons qui, aux yeux des protagonistes du régime, militent en faveur de la lutte contre la bourgeoisie. La propagande antireligieuse semble, elle, au contraire, attirer davantage l'attention de ceux à qui elle s'adresse et exercer sur leur esprit une impression plus sensible.

On sait que, dès le début de la Révolution, la campagne la plus violente contre les popes et contre la religion a été menée de front par les dirigeants soviétiques avec la lutte anticapitaliste ; de là sont nés ces musées antireligieux, installés aujourd'hui un peu partout dans les villes de l'Union et tout particulièrement dans les plus belles cathédrales, dans ces églises que fréquentait autrefois la foule innombrable des fidèles de l'orthodoxie russe.

Pour imposer leur matérialisme intégral et substituer aux croyances religieuses leur nouveau dieu « Science » les Soviets n'ont négligé aucun moyen : la cathédrale Saint-

Isaac, la plus belle de Leningrad, transformée aujourd'hui en musée antireligieux, en est le type le plus réussi. La coupe des visiteurs qui tout le jour ne cesse de l'emplir semble montrer que l'effet recherché a été atteint et que la propagande a produit sur les esprits et dans les âmes le résultat désiré. D'immenses tableaux, des croix brisées, des placards indiquant les méfaits des papes, louant le mépris de la religion ou la beauté du régime nouveau sont lus longuement par les nombreux visiteurs qui s'y pressent, commentés par leurs guides, expliqués dans les plus petits détails par des militants spécialement affectés à ce travail. L'imagination des propagandistes de la nouvelle foi ne s'est d'ailleurs pas bornée à l'exposition de tableaux aussi expressifs que possible, elle les a conduits à installer en plein centre de la cathédrale de Saint-Isaac un cours de physique à l'usage des profanes ; sous le dôme de l'église a été installé un pendule de Foucauld et des professeurs en casquette sont chargés d'exposer à leurs élèves convertis au matérialisme marxiste les raisons de substituer dans leurs esprits obscurcis par la religion de leurs pères les vérités scientifiques qu'accepte seule le régime soviétique. Et dans la superbe cathédrale qu'on de nos

compatriotes, Ricard de Monferrand, vint construire il y a un siècle, le défilé est ininterrompu tout le jour, non seulement des visiteurs venus de loin durant la quinzaine de repos annuel que les Soviets accordent aux travailleurs membres des syndicats, mais aussi d'enfants de tous âges qui sous la conduite de leurs maîtres d'école viennent s'initier de bonne heure aux idées nouvelles.

L'effort antireligieux n'a d'ailleurs pas été poussé aussi loin que le feraient supposer de telles manifestations : on rencontre encore parfois dans les rues de rares papes, représentants ultimes d'une espèce qui s'éteint lentement faute de recrutement, et dans le ciel de Leningrad on entend encore vers le soir le son lointain et devenu presque insolite des cloches d'une église laissée au service du culte et fréquentée des fidèles. Les enterrements eux-mêmes, en leurs navrants et minables cortèges, constituent un dernier et étrange reste de différenciation religieuse : blancs pour les orthodoxes, noirs pour les juifs, ils sont devenus rouges pour les communistes détachés de toute foi religieuse.

GEORGES MEYER

(Le Temps)

MOBILITE ET CIVILISATION

Une grande difficulté de l'esprit, à notre époque, est de prendre la mesure des changements qui modifient sans cesse les habitudes de la société, les rapports des hommes ou des peuples entre eux et l'apparence même du monde. Mais le plus sérieux embarras pour l'esprit, devant les termes constamment variables de la civilisation, est de savoir s'il doit réagir contre cette mobilité ou s'y plaire.

Le problème n'intéresse pas seulement la position intellectuelle de chacun de nous. La politique tout entière, sous son aspect général et ses aspects particuliers, est en cause.

Au regard des forces naturelles, les épithètes de « conservateur » et de « révolutionnaire » n'ont pas de sens utile.

La nature commande une perpétuelle transformation des êtres et des choses ; elle exclut le principe absolu de conservation.

Mais la nature commande aussi l'équilibre. La vie n'est possible qu'à la condition que les changements naturels lui laissent le loisir de s'adapter à des états d'équilibre successifs

qui forment des cycles. Si l'équilibre est rompu par une violence trop brutale, le cycle disparaît avec les êtres dont la vie en dépendait. Vouloir séparer le sort des êtres vivants du sort de l'équilibre où ils vivent est une chimère. Pour que les êtres puissent s'accommoder à un nouvel équilibre, il faut leur ménager la recherche de cet accommodement. Or, la violence révolutionnaire écarte, par définition, une telle recherche. Elle écarte même toute prévoyance, puisqu'elle joue à pile ou face les données de l'équilibre nouveau. Ainsi est condamné le principe absolu de révolution.

La seule attitude qui épouse le rythme naturel est donc, pour les êtres, de s'adapter sans cesse à l'équilibre de leur milieu.

Mais nous voici au grand carrefour des morales et des politiques : adaptation passive ou adaptation active ? Défendre la vie par la soumission ou par la domination ?

L'opportunisme passif n'est pas une sauvegarde durable pour qui s'y réfugie. Si l'être a cepte trop docilement les exigences de son milieu, il fléchira ou périra avec les chances de ce milieu. Ainsi, les végétaux et

Les animaux sont pourvus d'instincts et d'organes pour vivre ou se défendre dans un milieu restreint : ils ne peuvent se protéger que du risque direct, visible et sensible. Toute leur faiblesse vient de cet opportunisme rudimentaire de leur nature qui les condamne à n'agir ou réagir que dans les limites du milieu dont ils ont l'expérience immédiate.

Au contraire, l'homme peut raisonner par hypothèse, savoir sans toucher, s'instruire par étude ou par ouï-dire, diriger même les phénomènes naturels ou leur résister en les opposant les uns aux autres. Cette puissance d'adaptation active est le caractère propre de l'homme. L'usage qu'il en fait détermine la durée de ses œuvres et la portée de son histoire. Elle lui a donné l'idée du progrès indéfini : révolte étonnante contre la loi du cycle naturel, qui comporte, pour toute forme de la vie, une jeunesse, une maturité et une vieillesse.

L'idée du progrès, parce qu'elle manque de référence naturelle, est une des plus difficiles à sauver de l'erreur ou du malentendu. Et, pourtant, il faut la mettre au point, puisqu'elle seule entretient la promesse d'une récompense à l'effort des collectivités humaines.

Il faut la mettre au point tantôt en la ramenant, tantôt en la modérant. Car l'expérience historique ruine la thèse de ceux qui croient à la continuité incessante et, en quelque sorte, à la fatalité du progrès, comme la thèse de ceux qui pensent que l'on doit s'arrêter un jour, à une formule acquise.

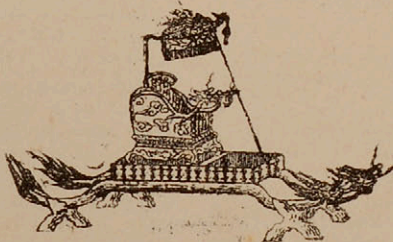
Il ne peut y avoir de continuité uniforme et automatique du progrès parce que l'énergie de l'homme est inégale et, surtout, parce que les conditions dans lesquelles se succèdent les énergies humaines ne sont pas comparables entre elles. Les besoins, moraux et physiques, à satisfaire, les difficultés à vaincre et les données générales du milieu varient d'une époque à l'autre. Cette variation fait varier, dans l'esprit des foules humaines, ce

qu'elles estiment le bien ou le mieux à rechercher. Dire que la Grèce antique était plus civilisée que les Etats-Unis actuels ou que nous sommes plus heureux que les gens du moyen âge et les contemporains de Louis XIV n'a aucun sens, attendu qu'un Américain d'aujourd'hui trouverait, à bon droit, le Parthénon incommode pour y loger des autos ou des machines à écrire et que l'hypothèse la plus aventureuse ne saurait nous rassurer sur le plaisir que le chancelier Gerson eût pris à l'art de Maurice Chevalier.

Il ne peut, non plus, y avoir de formule de civilisation dont les mérites nous dispenseraient de chercher plus loin. Libre à notre esprit de se plaire à évoquer des formes anciennes de la civilisation et de se donner l'illusion de les préférer. Il reste que la valeur de ces formes anciennes n'a pas été suffisante pour en assurer la durée au delà d'un temps relativement restreint : elles étaient donc, en fait, plus faibles ou décevantes qu'elles ne nous paraissent à distance. Et, d'ailleurs, quand nous demandons au passé des leçons, il est bien probable que nous interprétons le passé selon nos convenances actuelles, très différentes de ce que furent les siennes. Par exemple, ce que nous inclinons le moins à emprunter aux Anciens, c'est leurs sentiments les moins faciles à transposer dans le présent, comme le sentiment religieux. Les archéologues eux-mêmes, s'ils devaient adorer les dieux grecs, prendraient en horreur leurs statues.

Le vrai progrès, c'est le travail constant des grandes races d'hommes pour adapter leur énergie aux nécessités spéciales des cycles successifs, en transportant d'un cycle à l'autre, non leurs routines, mais leurs expériences et leurs moyens. Quand on cherche à prévoir le destin d'une nation, il faut mesurer la vigueur morale et la force inventive des hommes qui la composent, bien plus que la stabilité apparente ou l'éclat momentané de ses institutions.

LUCIEN ROMIER



HINDENBURG ET HITLER

« Il suffit de vivre pour voir tout et le contraire de tout », dit Montaigne. Surtout maintenant. En mai 1925, au moment où le maréchal Hindenburg a été élu président du Reich contre le chancelier Marx, si l'on nous avait dit : « Dans sept ans, le maréchal sera de nouveau candidat et on le réélira vraisemblablement au second tour », nous aurions pensé : décidément, voilà l'Allemagne dominée pour longtemps par les éléments de droite. Mais si l'on avait ajouté : « Pardon !... il y a malentendu : dans sept ans, Hindenburg ne sera plus le candidat des droites... les droites seront, au contraire, tout entières ligüées contre lui... », nous aurions haussé les épaules en riant. Telle est pourtant la situation. Elle fournit l'une des clefs du malaise européen : sans doute, la clef principale.

Entendons-nous. Pas un instant je ne veux dire que la réélection du maréchal Hindenburg offre en soi quelque chose d'anormal. Ce qui est anormal, c'est que la personnalité de Hindenburg ne suffise plus au nationalisme allemand. Supposons que, parvenu au terme de son mandat, le maréchal en ait sollicité le renouvellement et qu'en raison de la loyauté avec laquelle il l'a rempli les partis du centre et de la gauche, ses adversaires de 1925 (je ne parle pas des communistes) aient décidé de ne pas lui opposer de concurrent, nous n'aurions rien trouvé à redire à cette attitude. Mais les choses se présentent bien différemment et ce qui est inconcevable, c'est que *contre* Hindenburg, ce héros national, ce conservateur éprouvé, les « Casques d'acier », dont il est le président d'honneur, les nationalistes restés fidèles à l'ancien régime et les nationaux-socialistes, que commandite une fraction importante de la grande industrie, osent présenter leurs candidats. Si encore l'ensemble de ces « ultras » ne constituait qu'une minorité négligeable !... Mais ils représentent des millions de voix, et la force de cette opposition rend l'élection du maréchal improbable au premier tour et laborieuse au second.

Rien ne trahit mieux le déséquilibre de la nation allemande. Comment veut-on que l'Europe puisse se ressaisir, travailler d'un seul élan à son redressement économique et financier, réduire en confiance ses armements, quand, au centre même de son aire, flambe un tel foyer de déraison ?

Car il faut voir les choses comme elles sont. C'est depuis les élections du 14 septembre 1930 que notre malheureux continent, qui

commençait à reprendre pied, est retombé dans l'incertitude et le chaos. C'est depuis la violente irruption des hitlériens dans la politique européenne que la confiance, qui bourgeoonnait, a été de nouveau détruite ; que les capitains ont commencé de fuir l'Allemagne et que, les éléments psychologiques se greffant sur les éléments techniques, la crise a pris un tour aigu. Cependant l'aveuglement des nationalistes allemands reste tel qu'ils n'aperçoivent même pas le lien de cause à effet qui relie l'aggravation de la situation à leurs exploits. Passe encore pour les masses ignorantes. Passe pour les jeunes intellectuels qui battent le pavé. Mais que dire de ces potentats de la finance et de l'économie, de ces universitaires, de ces princes déchués, de ces anciens chefs militaires, de ces hobereaux qui n'ont ni l'excuse de l'ignorance, ni celle de la jeunesse, ni celle de la faim, et qui endossent allègrement de pareilles responsabilités ? Non contents d'avoir déjà acculé leur pays à la faillite, les voilà prêts à recommencer de plus belle. Au crédit de l'Allemagne dans le monde, que reste-t-il aujourd'hui ? L'éminente figure du maréchal Von Hindenburg devant laquelle même ses anciens ennemis s'inclinent avec respect ; la personnalité du chancelier Brüning qui, par la dignité de sa vie et de son caractère, s'est attiré la considération universelle (on l'a bien vu à Genève). Précisément, c'est contre eux que le nationalisme allemand est déchainé. On ne peut pas scier plus sottement la branche sur laquelle on est assis.

Après tout, s'il plaît à la plupart des Allemands de démontrer eux-mêmes leur inconséquence, c'est leur affaire. Une telle étourderie présente au moins cet avantage qu'elle dénonce aux yeux du monde — et à l'heure même où tous ses représentants sont réunis à Genève pour une œuvre essentielle — où se trouvent les facteurs réels de l'insécurité et du désordre européens.

Une propagande insidieuse a tenté, en effet, de rejeter quelques-unes de ces responsabilités sur nos épaules. On nous charge volontiers de tous les péchés de l'Europe : c'est la France qui s'oppose à tout, qui paralyse tout et c'est cette négation perpétuelle, ce dogme de l'immobilité qui créent le malaise dont nous souffrons. L'autre jour, M. Ludwig Bauer nous mettait en garde contre cette campagne et, bien qu'il la tint pour calomnieuse, il nous conseillait d'en démontrer nous mêmes l'ina-

nité en disant à nos contradicteurs : « Vous croyez que la prospérité de l'Europe dépend de la revision des traités... C'est fort bien, messieurs, revisons... » M. Bauer veut-il que je lui dise ce qui se passerait si, par impossible, nous tentions cette expérience? Les opposants ne diraient certainement pas : « Attention! nous voilà pris à notre propre jeu... taisons-nous! » — puisque, nous le savons fort bien, le mot de « revision » n'a le même sens ni à Berlin ni à Budapest, ni à Sofia, ni à Rome et qu'une « conférence de revision » ferait éclater aussitôt une si effroyable cacophonie que le statut actuel finirait par apparaître comme un chef-d'œuvre de sagesse. Non. Les opposants diraient simplement : « Tiens! voilà encore un coup de la France pour consolider son hégémonie! » Car le fait est là. On nous accuse d'être négatifs. Disons plutôt qu'on répond « non » à tout ce que nous suggérons. Proposons-nous l'Union européenne? On ricane : hégémonie française, merci bien! Proposons-nous des accords économiques régionaux en Europe centrale? On ricane : hégémonie française, merci bien! Proposons-nous la création d'une force armée internationale? On ricane : hégémonie française, merci bien! Car tantôt nous sommes, paraît-il, trop timides et tantôt trop entreprenants; tantôt c'est à notre « conservatisme routinier » qu'on en veut, tantôt à notre impérialisme encombrant. Plaisantes contradictions qui

trahissent l'esprit tendancieux de ces critiques! La vérité est que nous n'avons aucun goût pour les mirages et que nous nous en tenons au bon sens, c'est-à-dire au sens des réalités. Or, la réalité, c'est qu'on n'arrange pas les choses en les bouculant. Tout au contraire. L'évolution paisible des relations internationales, les ajustements d'intérêts que le temps autorise, les rapprochements qui facilitent les coordinations fécondes et l'assouplissement des doctrines, tout cela, qui est la politique et qui est la vie, ne peut se concevoir et se réaliser que dans une atmosphère nettoyée des passions qui cherchent à donner à la violence le contrôle des faits.

Ainsi les vrais adversaires d'une politique moderne hardiment constructrice, ceux qui paralysent tout, qui arrêtent tout, qui empêchent tout, qui nous immobilisent stupidement dans les ornières du passé; les vrais saboteurs de l'évolution et du dynamisme sain, qu'on les cherche là où ils sont.

Voilà ce qu'il est bon de marquer fortement au moment où des millions et des millions d'Allemands égarés par une élite responsable, opposent au vieux maréchal von Hindenburg, honneur de la patrie allemande, l'aventurier démagogue Hitler.

WLADIMIR D'ORMESSON.

